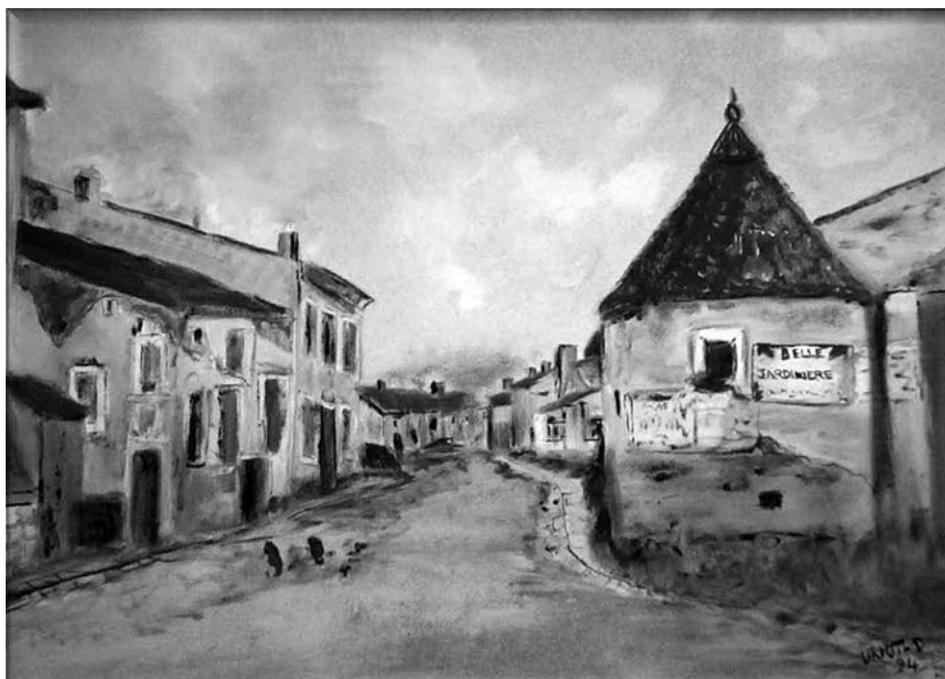


La vie des femmes à Villey-le-Sec avant 1950

Par Danièle URIOT

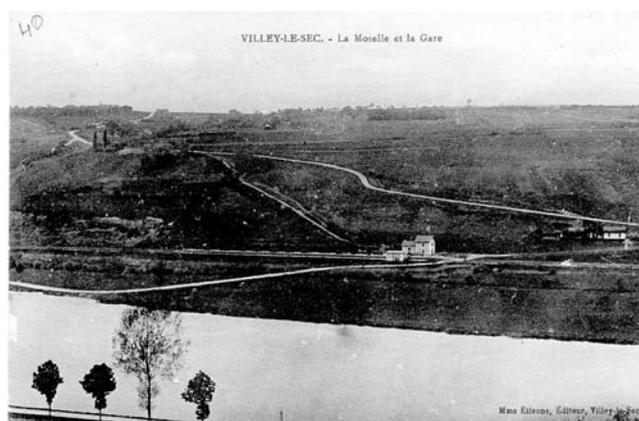
Avec l'aimable participation de mesdames Caron, Colin,
Georgin, Laurent, Martin, et de messieurs Caron et Martin.



LA LESSIVE

Avant la fin du XIX^e siècle, la lessive se faisait une fois par an, avec de la cendre de bois puis était rincée à la Moselle. Le cheval était attelé à une charrette, les lessiveuses étaient chargées avec tout le nécessaire à la lessive et on descendait par le chemin de la gare pour arriver à la Moselle. Les plus courageux prenaient la Côte des Laveuses avec leur ballot de linge, une charrette ou une brouette.

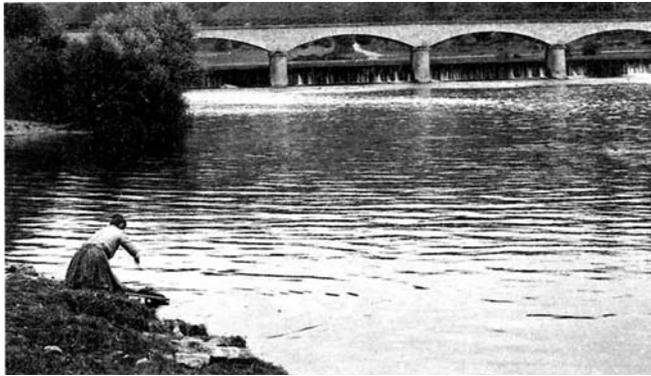
Au début du XX^e siècle, la grande toilette se faisait une fois par semaine et on changeait de linge à cette occasion. Il y avait beaucoup de linge de maison : les torchons, les serviettes, le linge de corps et les linges de bébés. A l'époque, les lingettes et autres couches culottes n'étaient pas connues.



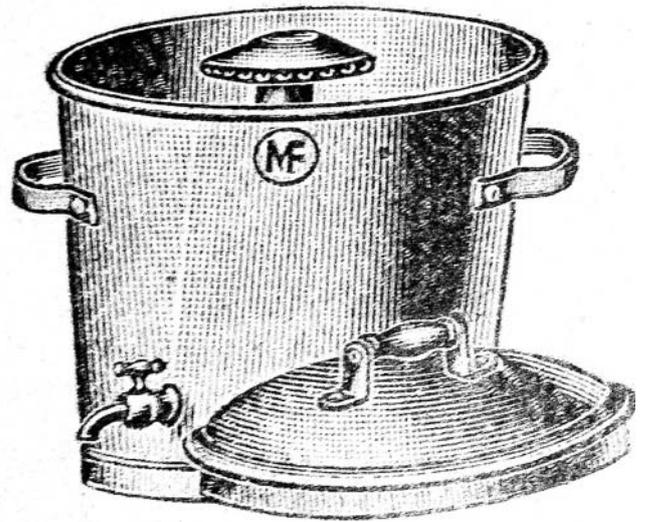
Tout le linge sale de la maison était entreposé dans de grands sacs avec de la cendre de bois pour éviter les moisissures et absorber l'humidité, en attendant le printemps. Pourquoi des cendres ? La potasse

contenue dans les cendres a un pouvoir actif sur le linge en dissolvant les graisses et en émulsionnant la crasse.

La lessive représentait un gros travail pour la ménagère : broser, frotter. C'était une corvée très fatigante pour la femme courbée au-dessus du lavoir, les mains dans de l'eau très chaude ou très froide ; elle étaient très abîmées. La femme triait le linge, le blanc d'un côté, le couleur de l'autre. Il fallait le faire tremper, décrasser au savon (que l'on faisait sécher pour qu'il s'use moins vite !) et des cristaux de soude. On frottait très fort le linge avec une brosse de chiendent ou avec les mains.



Le jour de la lessive, dans un ordre précis bien établi, draps, chemises de femme, chemises d'homme, nappes et taies d'oreiller étaient mis à tremper à l'eau froide dans un « cuveau » posé sur un trépied. Sur ce tas de linge, on disposait un morceau de toile de chanvre qui servait de filtre et des sacs contenant les cendres des feux de la maison. Le lendemain, une grande marmite d'eau chauffait sur un foyer. Cette eau chaude mais non bouillante était coulée, ni trop vite ni trop lentement, sur l'épaisseur du tas de linge, puis recueillie par un trou percé au bas du cuveau. Réchauffée, elle était versée à nouveau, trois ou quatre fois sur le linge qui fumait un peu et commençait à sentir fort. Cela durait des heures et obligeait à transpirer, à respirer la vapeur.



Le secret du beau linge résidait dans la durée du coulage, dans la qualité de l'eau cendrée. A la fin de la journée, une eau grise et trouble, douce et fumante embaumait l'air. Ce travail de trempage terminé, le linge ramolli était déposé en vrac sur le banc à laver, frotté, tapé puis apporté au lavoir pour y être rincé. L'utilisation des lessiveuses en tôle galvanisée avec champignon et les lessives ont supplanté le baquet et le cuveau dès 1885.

Le plus souvent, dans les maisons, il y avait un puits. La ménagère s'y installait à proximité sur une table ou sur la pierre à eau de la cuisine et brossait le linge pour le décrasser. Il était encore fréquent de ne faire la lessive qu'une fois par mois. La laveuse descendait à la Moselle pour faire la lessive de grosses choses comme la toile de matelas, les couvertures etc. Elle installait les caillebotis et les baquets qu'elle remplissait de vieux chiffons pour protéger les genoux. Elle s'agenouillait dedans et commençait son dur labeur. A l'aide d'une grande pince pour ne pas se brûler, elle sortait le linge de la lessiveuse et le brossait afin qu'il ne reste plus une tache ; souvent il fallait



même taper sur le linge avec un battoir (En Lorraine, on disait « une battoire »). Le linge blanc, sitôt rincé, était mis à sécher sur les prairies, pendant qu'elle lavait le linge de couleur.

Après la guerre de 1914, les ménagères qui trouvaient fastidieux et très fatigant de descendre jusqu'à la Moselle, se sont rendues plus souvent au lavoir communal. Il comportait une partie pour les animaux, l'abreuvoir, et une partie pour les laveuses. La lessive se faisait toutes les semaines et, le plus souvent, le lundi. Nos grands-mères avaient un trousseau satisfaisant, pour pouvoir tenir d'une lessive à l'autre.

La ménagère tassait le linge en rond autour « d'un champignon » dans la lessiveuse et mettait du savon. La lessiveuse prenait place sur le fourneau à bois, la cuisinière ou un trépied. La laveuse la remplissait d'eau avec un broc. Le tout bouillait un bon moment. Pendant que le blanc bouillait, elle dégrasait le linge de couleur. Quand le blanc était bien bouilli, il était presque propre ; elle chargeait la lessiveuse sur une brouette ou une charrette et elle allait au lavoir pour le rincer.

C'était la course pour arriver, pour prendre une bonne place, car certaines personnes se mettaient tout de suite du côté de la source d'eau propre et mêlaient le blanc et la couleur. Certaines voulaient rincer du blanc et recevaient toute la couleur de la précédente.

Le linge rincé abondamment était tordu correctement et mis à sécher. Même s'il y avait quelquefois des querelles, dans l'ensemble cette activité se passait à la bonne franquette ; une franche gaieté faisait oublier le travail difficile ; de plus c'était l'endroit idéal pour colporter tous les potins du village.

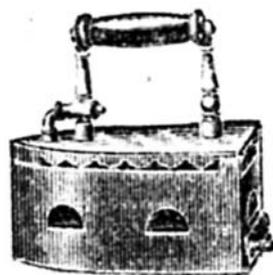


LE REPASSAGE

Après le dur labeur de la lessive on faisait le repassage. C'était aussi un gros travail. Le linge était constitué de fibres souvent épaisses de chanvre de coton ou de lin. Pour plus de facilité, le linge était repassé encore humide. Nos grands-mères avaient souvent brodé le trousseau ce qui compliquait la tâche. Les tapis brodés étaient amidonnés.



Une couverture recouverte d'un linge blanc était installée sur la table de la cuisine à proximité de la cuisinière. Si le linge était trop sec, il était humecté puis roulé correctement avant de le repasser. On utilisait des fers à repasser en fonte. Ils étaient mis à chauffer sur la cuisinière ou sur un petit fourneau spécial. Le fer était



porté doucement à côté de la joue pour mesurer si la température était bonne : pas assez chaud, ça ne repassait pas, trop chaud, ça jaunissait voire même, ça brûlait le linge. Les professionnels de la couture utilisaient des fers à repasser où de la braise était placée dans la cavité. Le fer à repasser électrique est arrivé longtemps après. Possédant toujours une cuisinière, on avait l'habitude d'utiliser les fers en fonte. De plus les gens du village n'étaient pas très argentés. Pour les dentelles plus fines à repasser on utilisait une jeannette. Sur un catalogue on voit apparaître les fers à repasser électriques qui étaient branchés à l'unique prise à la lampe de la cuisine.

Annette Martin m'a montré, dans le four de sa cuisinière, le fer en fonte qu'elle utilise encore l'hiver quand elle fait un feu de bois.

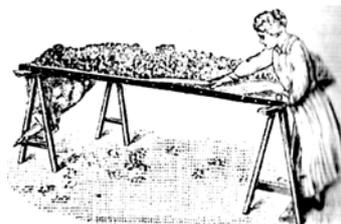
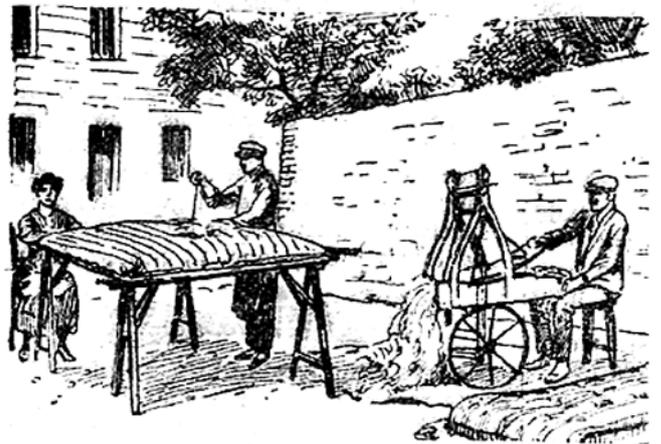


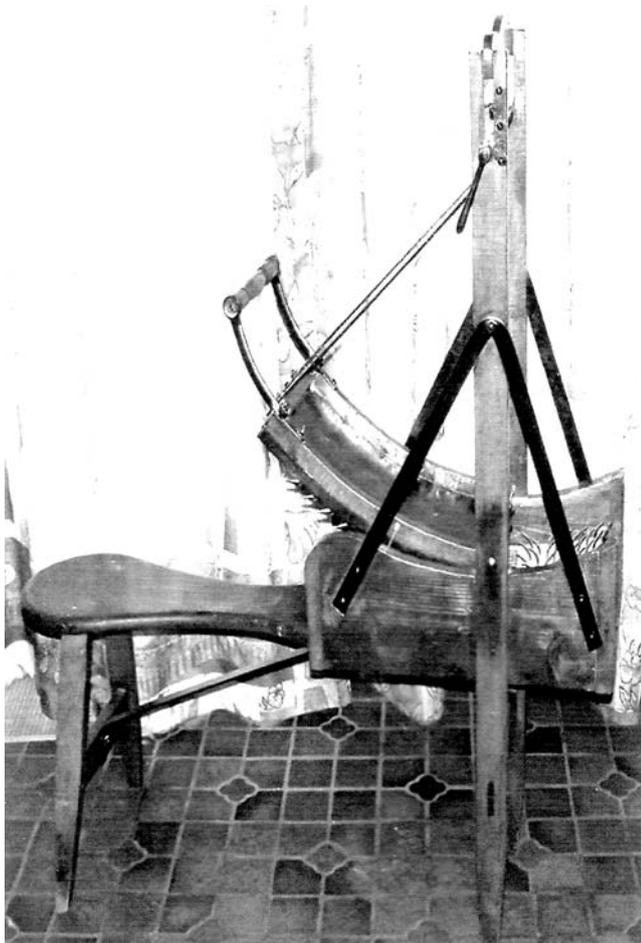
LE CARDAGE

Nos lits comprenaient un sommier tapissier rembourré d'étope (rebut de filasse, amas de filaments de chanvre, de lin etc....) pour amortir les ressorts de ferraille, qui le constituaient, et un matelas de laine ou même de crin. Le matelas de laine se tassait à force de recevoir le poids du propriétaire. Il fallait donc le remettre en forme.



A la bonne saison dans les villages, on voyait arriver « la cardeuse » ! C'était le branle-bas de combat dans la maison qui lui avait demandé de passer. Le matelas était descendu, installé dans la rue. La toile qui le recouvrait était décousue et la laine était extraite, lavée comme la toile. Celle-ci était jetée si elle paraissait trop vieille.

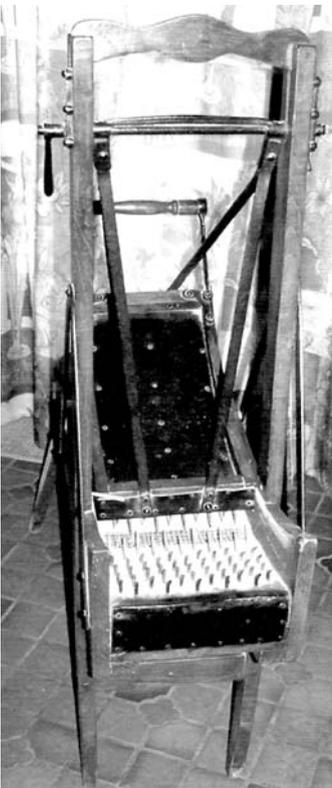




Le plus souvent, ce travail, comme le lavage, se faisait « à la Moselle » et le tout séchait sur la prairie. Quand on faisait le travail soi-même, les paquets de laine étaient tirés avec deux cartes pour les aérer et leur redonner le gonflant qu'ils n'avaient plus. Sinon, on faisait appel à la cardeuse qui s'installait à demeure avait son métier à carder. C'était moins fastidieux. Elle passait la laine dans le métier d'où ressortait une laine bien aérée. Puis le tout était reformé. Ce travail de démontage et réfection était fait par la cardeuse avec une aide, si elle en avait une, ou avec la mère de famille et les enfants. Avec des grandes aiguilles recourbées, spéciales à cet ouvrage, le tout était recousu.

À Villey-le-Sec, la cardeuse était la grand-mère d'André Martin. Marie Trotten travaillait avec sa fille, la maman de monsieur Martin, Marie-Louise Urbain. Elles se déplaçaient souvent à pied dans les villages aux alentours avec le métier à carder. Elles étaient très courageuses et réputées pour travailler soigneusement.

Nos lits étaient couverts d'un drap de dessous, un drap de dessus brodé ou simplement bordé d'un point de bourdon. Des oreillers ou traversins complétaient le tout. Au-dessus du drap trônait une belle couverture piquée. Annette Martin m'a permis d'en photographier une qu'elle avait conservée soigneusement faite de satin brillant dessus, mat dessous, souvent bicolore et un peu lourde sur les pieds. Pour finir, un bel édredon rempli de plumes ou de duvet était posé sur le tout.



Une bougie qui éclairait la chambre était posée sur une table de nuit qui contenait, dans son coffre, l'indispensable « vase de nuit » car les toilettes étaient le plus souvent au fond du jardin. Parfois, on disposait d'un « seau hygiénique » vidé le lendemain.



LE TROUSSEAU DES JEUNES FILLES

Les jeunes filles se confectionnaient un trousseau avant de se marier. Si la coutume était d'arriver au mariage avec un trousseau, il y avait une grande diversité dans sa composition. Dans nos campagnes, où souvent l'argent manquait, le trousseau se résumait quelquefois à peu de chose. La jeune fille se mariait emportant avec elle le linge que la maman prélevait sur son armoire pour débiter. Il faut dire que les guerres se succédant depuis de nombreuses années, il y avait beaucoup de veuves. Elles avaient beaucoup de mal à faire vivre la famille. Souvent la mère travaillait ponctuellement comme journalière ; elle faisait des ménages, des lessives, du repassage ou des travaux des champs : cueillette du houblon dans certains endroits, des mirabelles, des haricots (pour Lerebourg par exemple) etc.

Ainsi Annette Martin me racontait l'histoire d'une petite fille du village qui n'avait même pas un change de chemise et de culotte que sa maman lavait le samedi après l'école pour qu'elle ait du linge propre pour la rentrée du lundi. Le trousseau de la fille était alors très compromis.

Dans certaines familles aisées, le trousseau était acheté chez une lingère qui brodait à la demande le monogramme de la fille (arrangement artistique de lettres initiales entrelacées). Elles achetaient du tissu et commençaient à faire draps, torchons et autres objets du trousseau.



On mettait un point d'honneur à broder tout, même le linge de maison avec des initiales au point de croix le plus souvent. Les mouchoirs aussi se faison-

naient à la main ; on les entourait souvent d'une dentelle au crochet qu'on faisait soi-même et des initiales. Le service de table en damassé blanc était tout particulièrement soigné ; il ne servait qu'aux grandes cérémonies. On brodait et préparait les chemises, les culottes. On préparait aussi les chemises de nuit d'homme. Les broderies sont souvent copiées sur des journaux que quelques rares personnes pouvaient se procurer,

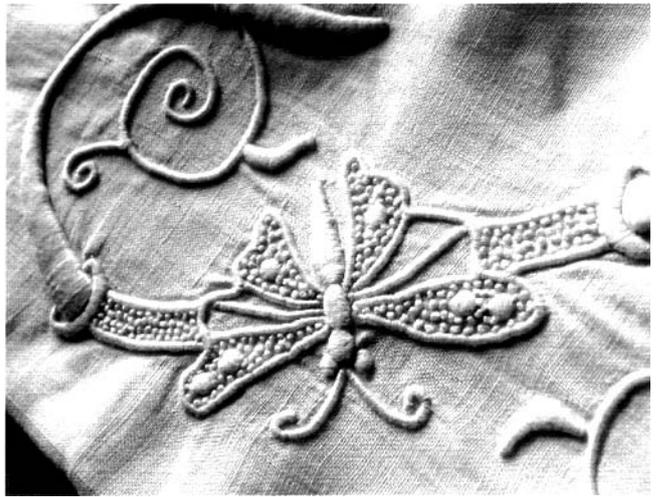


Dans chaque maison, il y avait des tapis, des coussins brodés, des guéridons avec des tapis faits au crochet, des sellettes avec un bouquet ou une statue. Dans la cuisine trônait un superbe cache-torchon brodé.



Quand le mariage se faisait, le trousseau était prêt et, souvent, les parents, si leurs moyens le permettaient, offraient aux jeunes mariés la chambre à coucher. Madame Martin m'a raconté que sa marraine lui avait fait envoyer une chambre à coucher par un ami. Elle est arrivée sur une charrette tirée par un tracteur.





Morceaux choisis qui faisaient la fierté des brodeuses



LES VÊTEMENTS DES FEMMES



Au village, il y avait souvent une couturière. Elle s'inspirait de journaux pour tenter de remettre au goût du jour des toilettes déjà bien défraîchies.

Mais le plus souvent chacun confectionnait ses propres vêtements. Des patrons étaient proposés par des revues de mode. Ce journal de l'année 1892 nous montre

la mode à Paris, ce qui ne correspond en rien au besoin des femmes de la campagne, obligées de travailler dur pour subvenir aux besoins d'une famille.



Nos grands-mères étaient vêtues d'une jupe longue en drap, cotonnade ou lin, un corselet ou un chemisier, un ou deux jupons en drap souvent brodé en bas et une chemise fine brodée ou pas.

Jusqu'après la guerre de 14-18, on portait une culotte fendue dans son milieu, plus ou moins longue. Certaines grands-mères, m'a-t-on raconté, prises d'une envie pressante, écartaient les jambes au-dessus du caniveau tout en discutant. Toutes les femmes et filles portaient un corset de coutil rose sur lequel étaient cousues les jarretelles qui tenaient les bas. Un grand tablier couvrait le tout. Pour aller aux champs, elles se protégeaient d'une hâlette.



Corsets



Hâlette

Culotte fendue

Le deuil, à l'époque, était porté pendant neuf mois, voire deux ans pour un époux. Nos grands-mères étaient pratiquement toujours en noir. Le dimanche, pour aller à la messe, on mettait une jupe plus fine, un corselet avec des dentelles ou broderies, un petit chapeau -on n'allait pas à la messe sans chapeau-, des gants assortis et un sac à main.

Tout le linge était raccommodé avec le fil à repasser ou on y mettait une pièce pour boucher le trou. Les mères de famille tricotaient beaucoup, pour les bébés, les enfants et toute la famille. On suivait souvent des modèles trouvés sur les journaux d'ouvrages de tricots. Les bas étaient remmaillés avec un crochet spécial muni d'une navette. Quand j'étais au collège, je me suis fait un peu d'argent de poche en remmaillant les bas des copines.

